Gil Bernardi

Zebra

STOCK

ZEBRA

88.Y2
101571

Du même auteur
aux Éditions Stock

ORMUZ, 1981.
TOXIC, 1983.

83
/
43-44

Gil Bernardi

Zebra

Stock

DL-21-05-1985-13742

Si vous souhaitez être tenu au courant de la publication de nos ouvrages, il vous suffira d'en faire la demande aux Éditions STOCK, 14, rue de l'Ancienne-Comédie, 75006 Paris. Vous recevrez alors, sans aucun engagement de votre part, le bulletin où sont régulièrement présentées nos nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1985, Éditions Stock.

A Florentin.

1

Le cri strident d'un oiseau multicolore figea net les deux hommes dans leur progression. Le doigt crispé sur la détente de leurs armes automatiques, ils observèrent le trait de plumage coloré qui jaillissait à leur approche, feu follet entre les fourrés, virevoltant parmi les plus hautes branches du *highveld*. Sale bestiole. L'oiseau « go-away » révélait plus sûrement la présence d'une unité de reconnaissance que les feuilles sèches et craquantes du *mahobohobo*. Le cœur battant, ils attendirent le retour du silence dans la forêt, attentifs au moindre signe qui pourrait suivre l'envol soudain du loerie vert. La région pullulait de communistes. Ils sortirent du feuillage dans lequel leurs treillis les avaient dissimulés et recommencèrent à respirer normalement. Fausse alerte.

Les deux éclaireurs de l'armée rhodésienne conservèrent quelques mètres d'intervalle entre eux. Par de brèves œillades, ils s'observaient l'un l'autre pour maintenir l'écart de « ratissage », tout en se frayant un chemin à travers les épineux. Le bourdonnement des insectes reprit, dans l'insupportable chaleur imprimée par les derniers rayons du soleil. Signe plutôt rassurant.

Comme ils abordaient une passe plus étroite, où s'amoncelait une impressionnante cascade de rochers, le soldat au chapeau de brousse se porta en tête. Sans qu'il fût nécessaire de communiquer par le moindre geste, l'autre se glissa

derrière un bloc de granit bleuté et pointa son arme vers le sommet de l'escarpement, pour couvrir la progression. Ils devraient redoubler de vigilance en empruntant le sentier évité jusqu'alors. Une trace dans le sous-bois, parfois conjuguée aux passages familiers des fauves. Les deux *Selous Scouts* agissaient comme un seul homme, dans une prodigieuse simultanéité de mouvements. Silencieux.

Timothée repéra la visière de la casquette de combat et se sentit protégé par l'homme qui le conservait dans son champ de vision. Les jambes fléchies et le dos rond, il se glissa sur le passage. En dépit de son maquillage de commando, il ne pouvait passer pour un Noir. Sa mobilité comme chacun de ses gestes différaient de ceux du grand Ndebele. Néanmoins, la complémentarité des deux combattants, qui n'avaient guère dépassé vingt ans, en faisait l'une des plus efficaces équipes d'éclaireurs des Forces armées de Salisbury. *Ace team in a crack unit.* Comme son compagnon africain, Timothée était né et avait grandi dans le bush. Il possédait là un avantage considérable sur la plupart des mobilisés, arrachés aux trottoirs de la grande ville pour les opérations de la lutte antiterroriste du haut plateau africain. Le jeune homme n'en tirait aucune gloriole. Il se battait pour une cause en laquelle il croyait, celle de la Grande Tribu Blanche de Rhodésie. Avec tout ce que lui avait appris le pays, depuis qu'il s'était senti assez de forces pour épauler un Weatherby de gros calibre et tirer son premier buffle. Sa fierté n'allait pas jusqu'à arborer l'aigle d'argent de l'unité d'élite, constituée à la mémoire de Frederick Courteney Selous, le plus célèbre de tous les pisteurs du monde. Surtout pas en mission! Certaines vanités attiraient les balles. Il s'était porté volontaire pour les troupes de choc commandées par le colonel Ron Reid Daly, parce qu'il n'aurait jamais pu supporter d'appartenir à une de ces compagnies d'opérette qui sillonnaient les routes rhodésiennes avec autant de discrétion qu'un troupeau d'éléphants. Ceux-là attendaient de tomber dans une embuscade tendue par des guérilleros insaisissables ou de sauter sur une des innombrables mines que les partisans de Mugabe

posaient de nuit. Aussi avait-il obtenu du colonel d'opérer en franc-tireur et de mener sa guerre contre la subversion. Avec une mobilité et une efficacité comparables à celles de l'ennemi. Pister, voir avant d'être repéré, tuer et décrocher.

Le jeune homme gravit le raidillon sans difficulté, son fusil automatique en avant, balayant du canon la moindre cachette. A mesure qu'il progressait à découvert entre les gigantesques blocs de pierre enserrés dans la végétation luxuriante, la tension augmentait. Il se méfiait des avantages d'un flair et d'un instinct développés. Les deux camps jouaient sur ces atouts. Les *Terrs* étaient d'excellentes gâchettes. Il ne fallait jamais leur laisser l'initiative de l'engagement. Les deviner une seconde avant qu'ils ne vous trouvent.

Les brodequins poussiéreux s'immobilisèrent devant un caillou fraîchement déterré, à peine plus gros qu'un dé à coudre. Timothée s'accroupit. Il cala le Kalashnikov contre sa cuisse. Les mains passées au noir de bouchon caressèrent le sol autour du gravier. Geste magique. L'encoche n'était pas loin, à peine visible. Un creux imperceptiblement plus rouge, mais nettement plus bas que la pierre. Il se rappela les leçons de son père; celles des rabatteurs noirs. Seuls les rebelles portaient des souliers capables d'accrocher d'aussi légers obstacles de leurs semelles rigides. Tout parlait : les rebords nets du cratère minuscule, le sens des atomes d'argile. Ils suivaient de près une patrouille de la ZANLA [1] et devraient rester constamment aux aguets. Les instructeurs nord-coréens aimaient dissimuler des arrière-gardes et poser des pièges après un passage. Le vice asiatique faisait merveille sur les « chiens de chasse ».

Le contact n'était plus très loin. Leur camp non plus, s'il en croyait le plan qu'il avait mémorisé dans ses moindres détails.

Tim se releva enfin. Il fit jouer ses épaules athlétiques sous la chemise kaki, pour se soustraire durant quelques

1. ZANLA : Armée africaine de Libération nationale zimbabwéenne.

secondes au tissu trempé de sueur. La crasse le gênait. Moins, toutefois, que la mort. Le savon se reniflait à des mètres. Il retira le feutre de brousse enfoncé jusqu'aux sourcils sur le bandeau destiné à maintenir relevés ses longs cheveux blonds. Les mèches raides comme des épis de blé tombèrent sur ses joues, produisant un curieux contraste avec sa courte barbe teintée au cirage.

Les combattants de la ZANLA venaient d'emprunter le sentier peu de temps avant eux. Une heure tout au plus. Compte tenu de la répugnance des Noirs à se battre de nuit, autrement que devant une position précise sous la pleine lune, il y avait peu de risques qu'ils tombent dans un piège à cet endroit, en cette fin de journée. Les instructeurs coréens pouvaient fabriquer d'excellents soldats, mais ils étaient incapables de refaire l'Afrique.

Il se décida à agiter son large chapeau ceint d'une queue de guépard, tout en observant le passage. D'une main, il indiqua la présence d'une trace; les doigts écartés et la paume creusée vers le sol. Quelques secondes après, Nshaba le rejoignit. L'appareil de transmission ne le gênait jamais pour se déplacer à une allure hallucinante, sans le moindre bruit.

Ils s'accroupirent ensemble. Le Ndebele étudia à son tour le maigre indice, puis ouvrit d'abord trois, puis quatre doigts. Les longues phalanges clignotaient dans la paume claire. Il se trompait rarement. Quatre *vakomanas* les précédaient. Tim n'avait jamais pu apprendre ça; parce que les mots ne collaient pas à l'invisible. Il s'était résigné. Trois générations le précédaient seulement en Afrique. La quatrième ne pouvait rivaliser avec les millénaires d'existence de la tribu zoulou. Nshaba sut lui montrer des yeux qu'ils pouvaient parler à voix basse.

– Je pars devant, proposa Tim dans un souffle. Pour le cas où ces fumiers nous auraient tendu un piège. Il ne devrait pas y avoir trop de mines, par ici. Ce chemin doit être fréquemment patrouillé. Laisse-moi l'avance habituelle. Profites-en pour laisser de fausses pistes et faire les provisions.

Nshaba acquiesça d'un battement de paupières. Déjà, le Noir repérait un superbe *ndjongololo* qui serpentait sur ses innombrables pattes griffues. Ses doigts enfournèrent l'insecte à la carapace d'ébène dans la poche de son battle-dress. Avant même que le scolopendre ait pu enrouler ses anneaux en tourbillon. Celui-là était comestible. Puis il se mit à l'écoute de Timothée.

– Nous devrions y être avant la nuit, estima le jeune Rhodésien. Rejoins-moi derrière les rochers, à l'est du camp. Comme convenu.

Il désigna la grenade dégoupillée qui pendait à la boucle de son ceinturon, calée avec un élastique.

– Si ça ne pète pas, je serai passé sans encombre. Au cas où nous nous louperions, il faudra jouer du criquet pour nous repérer.

– *Nice spoor,* commenta le Noir en replaçant le caillou dans son encoche. Un peu trop belle, même.

– Je ne pouvais pas la manquer ... si c'est ce que tu veux dire.

Sans attendre la réponse de l'autre éclaireur, Tim se remit en marche. Le soleil déclinait rapidement. Il plaça son fusil russe sous son bras et adressa une œillade à Nshaba qui savait le risque qu'ils prenaient en se séparant ainsi. En cas d'accident, l'équipier ne serait pas là pour loger une balle dans la tempe du blessé. La grenade restait la seule assurance de ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi. Ils avaient appris à vivre avec cette peur-là, lorsqu'il le fallait. Le travail de pointe ne pouvait s'effectuer à deux. De même, les Selous Scouts opéraient d'ordinaire par sticks de six hommes, Blancs et Noirs confondus, ce qui permettait de fixer l'adversaire pour évacuer un blessé. A deux, cela devenait impossible, mais on progressait trois fois plus vite. Tim et Nshaba choisissaient l'efficacité. Et le risque.

Lorsqu'ils se séparaient ainsi, ils avaient la désagréable impression d'être borgnes. La décision ne devait pas être discutée. Timothée connaissait son affaire mieux que quiconque. Il déblaierait la voie pendant que Nshaba laisserait des empreintes sur de fausses pistes.

L'éclaireur franchit la passe emprisonnée entre deux murailles de pierre. Il contint sa tension nerveuse, puis quitta le chemin aussi vite qu'il le put. Il se sentit de nouveau invulnérable dans la forêt dense. Cette complicité compensait les équipiers qui lui faisaient défaut. Après trois jours de marche forcée parmi les reliefs les plus accidentés du highveld, le Rhodésien aurait dû être fatigué. L'hélicoptère les avait largués bien plus loin que les quinze kilomètres habituels, pour leur laisser l'espace et le temps de se fondre dans la nature. Il ne ressentait pourtant aucune lassitude. Pas plus qu'il n'avouait en éprouver, à douze ans, lorsque son père l'emmenait traquer le *black-runner*. Le gibier avait changé, mais le jeu restait le même : devancer les sens de l'adversaire. La fatigue n'a pas de place dans un esprit mobilisé par la chasse au gros.

Il lui fallait atteindre le camp ennemi de Chimio avant la nuit. Il le ferait. Parce qu'il rassemblait des centaines de *kaffirs*. La racaille à anéantir. Les troupes de Salisbury devaient savoir quelle cible frapper. Le travail des Selous Scouts était indispensable avant l'intervention des troupes de choc. La Special Branch répugnait à se fier aux aveux plus ou moins spontanés et approximatifs des *commies* qu'elle capturait. Elle exigeait sans cesse des vérifications, avant d'avaliser les décisions des Opérations combinées.

En progressant dans le bush, Tim se surprit à désirer aussi intensément la mort de ceux qui empoisonnaient son existence. Chimio abritait également des civils. Les soutiens de la guérilla ne portaient pas toujours l'uniforme. Le camp recelait sept cents rebelles armés jusqu'aux dents, prêts à massacrer des dizaines de fermiers blancs. Ceux-là ne feraient pas non plus le détail entre les militaires et les civils. Ils tueraient aussi bien les adultes en armes que les vieux et les bébés. L'engrenage de la terreur. La haine. La soif de vengeance. Il connaissait aussi cela.

Pour eux comme pour lui, la frontière mozambicaine, virtuellement fermée, ne représentait qu'un trait sur le papier. Une barrière imaginaire dessinée par le colonisateur. Les infiltrations ne posaient guère de problèmes, tant

qu'ils ne se fourvoyaient pas dans un des innombrables champs de mines.

Il haïssait ces communistes pour ce qu'ils l'obligeaient à devenir. La lutte contre la subversion transformait un jeune homme insouciant, partagé entre la chasse et les bouteilles de Castle du samedi soir, en un tueur implacable. Pour cela aussi, il s'était porté volontaire pour les Selous Scouts. Bien avant le goût du risque et l'amour du bush, il voulait être de ceux qui infligeraient les plus grosses pertes aux Terrs. Il connaissait bien les Noirs, pour avoir grandi avec des types comme Nshaba. Les communistes réveillaient des pulsions sanguinaires qui sommeillaient en eux; rallumaient le grand feu des guerres tribales et l'instinct de mort. Comme eux, Timothée n'avait pas la moindre idée de ce que signifiait la politique. L'Afrique n'avait vécu qu'à l'heure des luttes de clans, jusqu'à ce que les Blancs viennent y imposer leur paix. Un siècle de trêve. Jusqu'au jour où des stratèges de Pékin et de Moscou s'étaient décidés à encourager de petits intellectuels comme Nkomo ou Mugabe à détruire un pays que Noirs et Blancs bâtissaient ensemble depuis cent ans. Ils remplaçaient l'alibi du rapt d'une femme par celui de l'exploitation. Ceux-là désiraient la perte de l'Afrique. Pour accroître leur emprise sur le monde, ils excitaient les esprits malins. Le grand cri de guerre : « Zhii!... Mort aux Blancs! »

Il ne leur laisserait pas la satisfaction d'anéantir un des États les plus prospères du continent. Tant qu'il lui resterait des forces, il lutterait pour ce pays merveilleux que son arrière-grand-père avait défriché en 1899. Que sa famille transformait chaque jour en grenier à blé et à maïs, pour le bien de tous. Il ne laisserait pas des fanatiques ruiner cet espoir-là. Comme des milliers d'hommes et de femmes, il menait le seul combat juste : celui de la survie.

A quelque distance, Nshaba guettait la difficile progression de son ami. Il pouvait imaginer ses pensées, alors qu'il montait au combat, parce qu'ils vivaient comme un seul corps et raisonnaient comme un seul esprit. Le grand Noir voulait le protéger, de loin. Anonymement. Malgré lui.

Éviter de le blesser en lui révélant ses faiblesses, en lui montrant que lui, le Noir, était le plus habile. Comme Tim ne lui faisait jamais sentir qu'il commandait leurs actions. Il admira en connaisseur le courage du Rhodésien, puis se remit au travail. Il brisa une branche basse, plia une touffe d'herbe et traîna les pieds sur plusieurs mètres. Il découvrit des excréments de coudou et y planta l'intérieur de sa chaussure, avant de terminer sa fausse trace sur une dalle lisse. Il effectua le même parcours à reculons. Satisfait de son travail, il tira sur les sangles de son sac à dos et se lança à la poursuite de son compagnon.

La nuit approchait. A travers un bouquet de cystes, Tim devina les premières fumées du camp. Chimio était à portée de fusil. Il se fraya un chemin sur la gauche, puis se colla contre un arbuste. Une brise lui caressa la barbe. Contre le vent, il ne risquait rien. Pas même les singes crieurs dressés dont les vakomanas se servaient pour les prévenir des infiltrations. Nshaba le rejoignait déjà. Le Noir n'aimait pas le laisser longtemps seul en tête. Ensemble, ils engagèrent une balle dans le canon de leur arme et dressèrent leur AK-47. L'un comme l'autre savaient qu'ils ne tireraient qu'en situation désespérée, celle d'un contact accidentel. Ils avaient été envoyés à Chimio pour observer le camp et préparer l'intervention des SAS [1], non pour ouvrir le feu sur un ennemi formidablement supérieur en nombre ni risquer de compromettre le raid. Il fallait être prêt à tout, même à décrocher en vitesse et à appliquer la consigne répétée mille fois par les instructeurs : « Si tu es repéré, si tu veux rester en vie... tire le premier. »

Leur seul atout était d'opérer à trente-cinq kilomètres à l'intérieur du Mozambique. Bien plus en profondeur qu'aucune opération des Rhodesian Light Infantry ne pénétrait jamais, même lors des poursuites chaudes de groupes terroristes. Une escalade dans la guerre, pensèrent les deux hommes sur le point d'atteindre leur but. S'ils étaient

1. SAS : Special Air Service.

aperçus, le raid des SAS serait annulé. En ce cas, ils ne franchiraient jamais de nouveau la frontière invisible.

Les yeux bleus du jeune homme scrutèrent l'horizon, à la recherche du soleil couchant et de la colline choisie pour y passer la nuit. Le doigt de Nshaba la situa avant lui : un léger monticule émergeant à peine des futaies. Ils durent corriger leur progression, forçant le pas à travers la végétation qui se clairsemait. Comme Timothée écartait une branche du canon de son arme, l'écho d'une conversation leur parvint. Ils s'arrêtèrent encore. Tim échangea un rapide regard avec l'éclaireur noir, mais n'y trouva pas la moindre inquiétude. La patrouille du soir, celle qu'ils suivaient de près, devait rentrer pour la soupe. Les deux hommes ralentirent leur avance vers l'objectif, étudiant maintenant chacun de leurs pas. La sueur ruisselait sur leurs corps. Tim nota la crispation de la mâchoire de son ami. Louvoyer entre les postes avancés d'un camp de la ZANLA représentait un moment plus dangereux que les autres.

Entre chien et loup, ils parvinrent devant la petite colline localisée sur la carte d'état-major. Si la reconnaissance aérienne de la Rhodesian Air Force avait été incapable de photographier entièrement le camp à cause de la couverture nuageuse, l'investigation des spécialistes avait pu leur indiquer le promontoire dégagé de toute force ennemie. Il eût été risqué d'opérer une nouvelle reconnaissance aérienne sans éveiller la suspicion des rebelles. Restait à espérer que l'analyse des clichés correspondait à la réalité.

La hauteur ressemblait à une région du Matabeleland que Timothée avait sillonnée dans ses très jeunes années. Lorsque le gibier ne portait pas encore de Kalashnikov. Au bon temps de la paix. Les antilopes abondaient alors dans les Matopos : reedbucks, impalas, tsessebes et coudous se disputaient les tableaux de chasse. Nshaba lui signifia d'un sourire qu'il avait fait le rapprochement avec les empilements de rocs gris de son pays natal. Une érosion similaire qui laissait d'énormes rochers en équilibre sur d'autres pierres. Un cadre idéal pour s'y dissimuler. La profusion des

blocs immenses et les nombreuses failles correspondaient à ce dont ils avaient besoin pour y déposer le matériel de transmission.

Nshaba prit cette fois la tête, grimpant vers le sommet. Comme un acrobate, le Noir rampa et escalada le granit lisse et brillant, plaquant d'une main l'automatique soviétique contre sa poitrine. Lorsque Tim rejoignit le Ndebele, il contemplait, accroupi, le campement de Chimio. Dans ses yeux brillait une autre flamme que celle suscitée par le plaisir d'avoir atteint sans encombre le but de leur mission. Là, il en était sûr, les rebelles ne comptaient que des Shona. Les nationalistes Ndebele se concentraient plutôt sur la frontière zambienne, autour de Joshua Nkomo. Le Noir bouillait d'en découdre avec ceux de la tribu rivale de son peuple. Lui, était un vrai combattant; un guerrier-né. Un authentique descendant des Zoulou. De l'aveu même des Blancs, les plus braves guerriers d'Afrique. Quant aux Shona, cet amalgame de pleutres était loin d'avoir la fierté des hommes du Sud. Leurs jeunes ne tuaient pas les lions à la sagaie pour prouver leur courage. Mauvais sang ne pouvait mentir : les vakomanas fuyaient devant l'homme blanc. Ils n'étaient capables de s'attaquer qu'aux vieux fermiers isolés, ou de poser des mines.

Les deux Selous Scouts s'allongèrent sur l'herbe brûlante. Tim sortit une paire de jumelles qu'il abritait sous sa chemise et commença un large mouvement circulaire, destiné à localiser les sentinelles. Il ne leur restait que quelques minutes de clarté. Ils devaient en profiter au maximum.

Pendant que Nshaba dégageait l'émetteur de son sac, le Rhodésien continua à balayer le vaste camp de ses binoculaires. A l'intérieur de l'enceinte de barbelés, il reconnut tour à tour l'armurerie, le terrain d'entraînement, l'école, les baraquements des cuisines. Il tenta d'en évaluer la force. Puis il tomba en arrêt, rectifia la mise au point et concentra son attention sur le centre de la base, où deux hommes descendaient le drapeau. Il ne s'attendait pas à découvrir un tel déploiement de lampions et de fioritures. Une estrade se

dressait en bordure du terrain des exercices militaires. Timothée en aurait juré : elle ne figurait pas sur les croquis dessinés par les prisonniers. Ni sur les photos imprécises des Canberras. Elle était neuve. Hélas, à cette distance, la large bannière blanche restait illisible au-dessus des sièges de bois. Et la luminosité déclinait encore.

Nshaba prit à son tour les jumelles et essaya de localiser l'endroit sur lequel Tim venait de s'arrêter. Il parcourut l'ensemble de la base et émit un léger sifflement admiratif. Comme Timothée, il n'imaginait pas trouver un regroupement terroriste aussi impressionnant, ni tomber au beau milieu de festivités.

– Joli *indaba*. Agréable surprise. Préparons le repas. C'est bientôt le moment d'émettre...

Comme le Rhodésien reprenait ses jumelles, les premières lumières commencèrent à poindre dans le camp. Les bâtiments principaux s'illuminèrent étage par étage; sans doute les postes de commandement et l'hôpital. Puis des feux de camp se mirent à crépiter, entre les dizaines de tentes, derrière une incroyable quantité de camions et de transports blindés. Pas de doute : la ZANLA réactivait Chimio, le transformait en place forte. Salisbury devait revoir ses plans, avant que les Canberras ne cassent tout ce beau matériel communiste.

Timothée entreprit de démonter son AK-47 pour le nettoyer sommairement. Pour cela, pas besoin d'y voir. Bien sûr, il aurait préféré son FAL belge, mais il eût été suicidaire de se balader en terrain ennemi avec une arme aussi identifiable. Le fusil d'assaut utilisé par l'ennemi restait une arme fiable. Et peu fragile.

Leur dîner du soir fut étalé sur le sac à dos. Dans l'obscurité presque totale, ils se partagèrent la collecte. Rien n'échappait au Ndebele. Il profitait de la moindre pause pour empocher ce qui pouvait se manger. De beaux spécimens de mille-pattes et de scorpions. Les doigts agiles du Noir décortiquèrent la carapace d'un scarabée, dépiotant l'insecte vivant. Quelle pitié de ne pouvoir profiter des fruits dans une végétation aussi généreuse! Mais une précé-

dente cueillette avait failli leur coûter cher. Les traqueurs ennemis savaient distinguer une prune ou une figue sauvage arrachées par un singe, d'un fruit enlevé par la main de l'homme. De plus, un babouin ne terminait jamais ses aliments, y laissant des traces de dents identifiables. Tim essaya de ne plus penser aux superbes melons tsama délaissés chemin faisant. Il en raffolait. Il réprima une grimace avant d'avaler la bouillie infâme. Après tout, cela faisait partie du jeu : se nourrir sur le terrain et s'habituer à ingurgiter ce genre de festin avec humour. En principe, l'hélicoptère les ramasserait le lendemain. Qu'adviendrait-il si les conditions météorologiques retardaient le rendez-vous durant plusieurs jours, ou si les Terrs leur filaient le train? Il fallait prendre ce que la nature leur offrait, quand il était possible de le faire. Maintenir leurs forces intactes. En guise de dessert, Tim partagea une lannière de kudu séché avec Nshaba. La dernière. Ils mâchèrent longuement la viande dure et poivrée qui les aida à oublier le goût âcre et la consistance poisseuse de leur plat principal. Timothée essuya le suif sur son verre de montre.

– On y va.

Le Noir cala la longueur d'onde, alluma l'émetteur-récepteur pour Timothée, avant de s'occuper du nettoyage de son arme. Maintenant, et seulement pour leurs supérieurs, Tim redevenait le chef.

– Groupe Lance... *Hope you get me clear, 'cause I can't scream...* Nous sommes devant l'hôtel... Beaucoup plus de clients que prévu, avec des tas de bagages... Probablement 3 000 C.T... Armement considérable... Pas de défense particulière. *Over...*

– *Go ahead,* commanda la voix anonyme.

– Je répète. 3 000 Charly Tango... Plus une surprise. Les clients attendent du beau monde... Banderole illisible à cette heure... Proposons stand-by pour confirmation nombre et qualité des visiteurs... Si votre réponse est affirmative, manifestez... *Over.*

Le Rhodésien appuya une nouvelle fois sur la touche

« Écoute ». Salisbury devait décider. Il pouvait deviner les officiers en train de se concerter. La voix reprit :

– Pénétration commandée... Je répète : pénétration... Indiquez le délai pour nouvelle émission.

Nshaba arrêta de remonter la culasse. Il avait entendu. Il posa trois doigts sur l'avant-bras de Tim.

– Trois heures après six... *Three... six...*

– OK... Opération retardée... Confirmez le nombre...

Ceux de la Special Branch ne devaient pas croire à une telle aubaine. Tim pouvait les imaginer, se délectant de balayer du même coup une force aussi considérable, et bouillant de s'offrir, en prime, la peau d'un gros bonnet de la ZANU [1] ou de la ZANLA.

– *No doubt...* cuisines, latrines... tentes... pour 3 000. Civils inclus.

– OK... Bonne chance, Groupe Lance... *Over.*

Plutôt inhabituel. D'ordinaire, ceux de Mount Darwin n'étaient pas enclins aux encouragements de cette sorte. Mais ils savaient le risque qu'ils allaient faire courir aux deux hommes. Si Nshaba était pris dans la base, les traqueurs seraient sur les talons de Timothée en quelques minutes et les deux Selous Scouts seraient réduits en bouillie. Le centre savait ce que signifierait le silence de neuf heures.

Le Rhodésien coupa la communication.

– Je suppose qu'ils veulent savoir qui les *gooks* attendent. Ne serait-ce que pour ne pas déclencher l'action trop tôt. Tu crois qu'il s'agit d'une huile?

– Probable. C'est une jolie estrade. Les bancs sont nombreux.

Timothée le sentait crispé à l'extrême. Nshaba savait que lui seul pouvait pénétrer dans le camp et parler avec l'ennemi. Même couvert par la nuit, le maquillage du Rhodésien et son shona de *murungu* ne pouvaient soutenir une confrontation.

1. ZANU : Union nationale africaine zimbabwéenne.

– Tu as envie d'y aller?

– Tu ne peux pas le faire, toi. Alors...

Il avait lu ses pensées.

– Tu crois avoir une chance?

– Pourquoi pas? *Nice game.* Je te parie un carton de Shibuku que je peux berner ces minables de Shona. On me paie pour ça!

A défaut de la bière au goût rance de yaourt, qui faisait l'objet de leurs paris les plus fous, Tim lui passa sa gourde. Nshaba but longuement puis s'appliqua à revisser le bouchon.

– Donne-moi ton assurance.

Tim lui passa sa grenade dégoupillée, en vérifiant la position de l'élastique. Un seul doigt suffirait à l'amorcer. L'éclaireur noir l'accrocha avec soin à sa ceinture. Avec un explosif de chaque côté des hanches, jamais les communistes ne le prendraient vivant. Il pourrait en liquider quelques-uns s'ils avaient l'audace de vouloir le capturer vivant et l'encerclaient d'un peu trop près.

Ils se dévisagèrent dans l'obscurité. Timothée aimait son compagnon. Il aurait pu être de l'autre côté, en ce moment, avec ceux de Nkomo. Pourtant, il allait jouer à la roulette russe. Parce que lui aussi croyait en la Rhodésie libre.

– Essayons de dormir un peu, proposa Timothée sans y croire.

Ils s'allongèrent l'un contre l'autre au pied d'un arbre et fixèrent les étoiles qui scintillaient entre les écrans mouvants des nuages. La fraîcheur de la nuit les empêcherait de dormir, à moins que ce soit la peur. S'ils réussissaient ce coup-là, on leur offrirait quelques jours de détente. Et s'ils donnaient à Salisbury l'opportunité de balayer quelques grosses têtes de la ZANLA, la guérilla ne s'en remettrait pas de sitôt. Il y avait tellement de « si ».

– Tim, promets-moi, murmura le Noir.

– Deux cartons de Shibuku? Tu veux me ruiner? Ou bien que je me mette à désirer ta mort?

– Non. S'ils me prennent, ou s'ils me tuent, ne leur laisse

pas la radio. Je ne l'ai pas traînée jusqu'ici pour leur en faire cadeau.

– Ne compte pas sur moi pour terminer ta part de boulot. Tu l'as apportée à Chimio. Tu la ramèneras toi-même.

Ils eurent du mal à sourire. Quelque chose se nouait dans leur ventre qui leur faisait sentir une peur réelle.

– Tes ndjongololos... pas très frais.

Timothée croisa ses avant-bras sur son estomac douloureux.

En cette fin de semaine, les rues de Salisbury grouillaient de monde. La capitale offrait des immeubles propres, de larges avenues aux alignements de jacarandas mauves et de tulipiers jaunes. Hormis les incessantes patrouilles de police et les nombreux hommes en uniforme, la guerre n'avait pas touché First Street, abandonnée aux piétons. Les voitures particulières se faisaient un peu plus rares en raison du rationnement de l'essence fixé à soixante-cinq litres par mois. Le cœur de la ville se souciait moins de cette pénurie que de la lutte draconienne contre le gaspillage de l'eau. Un indicateur géant fixait l'objectif à atteindre sur une pyramide de bois devant l'immeuble de la Cabs. Sans la chaleur ambiante et les grappes violines des jacarandas, on se serait cru dans n'importe quelle cité britannique. Aux intersections, les mêmes boîtes aux lettres rouges frappées aux armes de la royauté élisabéthaine, malgré la Déclaration unilatérale d'indépendance. Aux murs, les innombrables publicités prometteuses de rabais toujours plus séduisants.

Yvonne Stein pressa le pas vers le Woolworth, serrant sur sa hanche le pistolet-mitrailleur Uzi qu'elle portait à la bretelle.

Chacun s'habituait à ce compagnon. Mêmes les élégantes de Greystone Park ou d'Avondale, dont l'adresse au stand de tir devenait le principal sujet des conversations mondaines. Ponctuées de légers rires d'excitation.

De rares civils noirs se pressaient sur les trottoirs ombragés. Salisbury restait la capitale des Blancs en guerre. Les

quelques Africains qui risquaient de l'oublier devaient affronter les regards suspicieux des militaires. La propagande de l'Action nationale psychologique faisait merveille contre les poseurs de bombes. Les équipes du NATPAC couvraient les murs d'incitations à la prudence et proposaient les numéros de téléphone des artificiers à prévenir en cas de découverte d'un objet suspect abandonné.

Non, ce n'était pas vraiment une ville anglaise, se dit Yvonne en détaillant une série d'affiches nouvelles. Les hommes de Rodney ne manquaient pas d'humour, ni d'audace, pour inventer des slogans tels que : « Soyez une ravissante blonde... Belle et muette à souhait. » « Pour une discussion à bâtons rompus, composez directement le AK-47 » ou encore « Pour la sécurité des combattants, un seul mot d'ordre : fermez-la! » Les caricatures de la guérilla en débandade se voulaient autrement séduisantes.

Elle remarqua au passage une Land-Rover couronnée d'une tourelle de 12/7; chef-d'œuvre d'ingéniosité d'un fermier qui ne tenait pas à être coupé en morceaux au retour de ses emplettes citadines.

Non. Vraiment pas le calme des provinces anglaises.

La ville en armes ne présentait aucun signe apparent d'agitation. Le self-control britannique prenait le bon côté de la situation. On riait du dernier exploit de Jimmy Barnes. Le champion de golf local réussissait d'impeccables puttings avec la crosse d'un FAL et ratait ses coups avec celle d'un Kalashnikov. La Grande Tribu blanche renforçait ses liens, face au péril commun. On donnait plus de soirées qu'en temps de paix. Cela sonnait étrangement faux et dissimulait un profond malaise. Si la moitié des Blancs bénéficiaient d'une relative sécurité à Salisbury, il n'en allait pas de même pour les cent mille autres, dispersés dans un bush aussi vaste que l'Irlande, avec l'Agricalert [1] comme seul moyen de défense efficace.

Devant les larges portes du Woolworth, la Française

1. Agricalert : système d'alerte radio pour les fermes éloignées.

tomba sur Lise. La Rhodésienne l'embrassa chaleureusement, confiant son énorme Enfield à son serviteur noir encombré par les provisions.

– Cela fait tellement longtemps, Yvonne. Comment vous remettez-vous du choc?

– Je vais mieux. Les premières semaines ont été difficiles... J'essaie d'oublier. Je m'accommode de ma nouvelle vie.

– Chris et moi pensons souvent à ce pauvre Norman. Si jeune... quel malheur!

La vision de son mari déchiqueté par une mine antipersonnel revint à la mémoire d'Yvonne. Ses cris de souffrance, également. Des hurlements qui n'avaient rien d'humain et défiaient les barrières du temps.

– Je m'efforce d'effacer tout cela.

– Vous avez rejoint l'armée, n'est-ce pas? C'est ce que nous avons appris.

– Pas exactement l'armée. Je fais de mon mieux pour m'occuper et me rendre utile. Au revoir, Lise. Je suis terriblement pressée. Je vous téléphonerai un de ces jours. Mes amitiés à Christopher.

Elle laissa son ancienne voisine plantée sur le trottoir et courut au supermarché. Yvonne s'efforçait d'estomper ce souvenir atroce. Norman et elle avaient mis dix ans à construire leur ferme de Mtoko. Dix autres années pour y abriter leur bonheur. En un éclair, tout avait été ruiné. Norman déchiqueté par une mine. Norman qu'elle avait vu mourir dans des secondes d'enfer. Norman qu'elle continuait de voir en rêve la bouche emplie de sang. Une femme seule ne pouvait faire face à l'insécurité grandissante des fermes. Certaines le faisaient pourtant, s'entourant de mercenaires. Mais Yvonne haïssait cette belle bâtisse endeuillée par le corps mutilé de son mari. Elle avait commencé par vendre le bétail, puis s'était cloîtrée dans sa chambre, pour essayer de refuser l'évidence. Elle devait à l'amitié du commandant en chef de l'armée rhodésienne pour son mari de ne pas être devenue folle. Peter Walls connaissait Norman Mendelbaum depuis Sandhurst. Ils s'étaient retrou-

vés en Rhodésie et entretenaient d'excellentes relations malgré la guerre qui absorbait de plus en plus le lieutenant général. A la mort de Norman, Peter s'était efforcé de consacrer ses rares moments de liberté à la veuve de son ami. Entre deux opérations, chaque fois que ses conférences le lui permettaient, il l'avait convaincue qu'il devait s'entourer de personnes de confiance à Salisbury. Yvonne avait cédé. Peut-être grâce aux coups de gueule et à la détermination de Peter. Parce que la femme qui avait résisté en France contre les Allemands lui commandait de vivre. Aussi avait-elle commencé à renouer avec le passé en reprenant son nom de jeune fille : Yvonne Stein.

La région de Mtoko n'était plus sûre. Les infiltrations de la ZANLA partaient de la province mozambicaine de Tete, toute proche. Elles se multipliaient. Il eût été ridicule de pousser la fidélité jusqu'à abandonner une vie de plus aux terroristes. Finalement, Yvonne, la résistante de 1943, avait accepté. Il fallait reprendre la lutte. Salisbury lui changerait les idées. Quelques mois plus tard, la veuve pouvait vérifier le fondement des craintes de Walls. Les sept missionnaires de l'église Saint-Paul, distante de soixante kilomètres de la capitale, avaient été atrocement massacrés. Carnage, étalé à la télévision, de ces prêtres lardés de coups de machette, de cette femme violée puis égorgée devant son enfant, de bébés écrasés, foulés aux pieds. Un irréversible engrenage de terreur.

Le travail qu'entendait lui confier Peter avait surpris Yvonne; l'Intelligence civile devait être réformée. Recréée pour s'adapter aux nouvelles exigences de la guerre. Il fallait que le CIO [1] prévienne les opérations éclairs des guérilleros, avec plus d'efficacité que ne pouvait en fournir le renseignement militaire. Le lieutenant général attendait d'une femme qui possédait plus d'une raison personnelle de lutter contre le terrorisme, et qui en connaissait les mécanismes pour les avoir jadis mis en branle, qu'elle y consa-

1. CIO : Central Intelligence Organization.

crât tout son temps. Il ne se trompait pas. Yvonne Stein était brillante et tenace. Sa participation à la Résistance française, alors qu'elle n'était qu'une jeune fille, valait toutes les recommandations militaires... qu'elle avait d'ailleurs obtenues, tant dans son pays, qu'en Grande-Bretagne. Après quelques semaines, Yvonne avait surpris son ami en lui présentant un organigramme réduit mais efficace, dont les méthodes de travail différaient de celles qui prévalaient jusqu'alors... et que l'ennemi était en droit d'attendre. Elle avait su balayer les réticences de l'état-major à son égard, par des décisions audacieuses et souvent payantes. L'intrépide maquisarde reprenait le dessus.

Comme elle se pliait à la fouille obligatoire des sacs, le reflet que lui donna le miroir du grand magasin ne lui rappela pas celui de sa jeunesse, ni l'image de la patronne du CIO, mais plutôt le portrait d'une étrangère. Une femme décidée qui se moquait de sa cinquantaine et menait sa guerre contre des assassins. Sa nouvelle coiffure tirait au mieux parti des quelques cheveux gris dispersés parmi les mèches brunes. Les rides pouvaient attendre encore un peu. Non, pas celles du coin des yeux. Les regards appuyés de quelques officiers lui faisaient reprendre confiance en elle. Yvonne ne portait pas son âge. Tant qu'elle lutterait, il en serait ainsi.

La directrice du CIO ne prêta pas attention aux carences de l'approvisionnement du grand magasin. Les étagères vides ne le restaient jamais longtemps, rapidement achalandées par l'ingéniosité d'un peuple qui savait s'adapter au blocus économique du monde occidental en produisant des ersatz locaux. L'autarcie opérait de réels miracles sur la baisse des prix. Bien sûr, tout le monde stockait, en prévision de jours encore plus sombres. Mais rien ne manquait à la vie quotidienne, sinon le bon whisky, le vieux brandy et... les Rothmans. Yvonne avait eu vent d'un arrivage, grâce à un informateur dévoué de Beit Bridge. Chacun, au CIO, connaissait son goût pour cette marque de cigarettes. Aussi n'en manquait-elle jamais. Elle acheta trois cartouches, qu'elle régla à la caisse en interrogeant un autre

miroir sur son âge, puis quitta le magasin. Son chauffeur militaire l'attendait devant les portes vitrées. Il piaffait d'impatience : le général devait avoir un nouveau problème.

Yvonne le suivit jusqu'à la Mercedes grise, puis jeta son Uzi sur la banquette arrière et s'assit près de l'ordonnance.

– La maison brûle?

– Presque.

– Le Groupe Lance fait des siennes?

– Ils nous ont donné les précisions demandées. Le général a besoin de vous. De toute urgence.

– Complications?

– Pas vraiment. Ça va plutôt être Noël en avance. Les Selous Scouts ont touché le jack-pot...

Comme le véhicule démarrait, l'officier ajouta avec un sourire d'armistice :

– C'est le camarade Mugabe que les Terrs attendent à Chimio. Il ne viendra probablement pas seul...

Yvonne n'en demanda pas plus. Ils possédaient peut-être une occasion inespérée de décapiter la guérilla de son chef charismatique et de renverser le cours de la guerre. Une telle opportunité ne se présenterait pas souvent. Yvonne Stein entama une cartouche de Rothmans, regrettant de ne pas en avoir acheté davantage.

– Timothée, tu me dois un carton de Shibuku.

Le Noir tendait ses deux mains ouvertes.

– D'accord. J'irais bien au pub du coin, mais j'ai oublié de prendre mon porte-monnaie. Je ne crois pas que l'hôtel d'en face me ferait crédit... Explique.

– Facile comme bonjour! Il n'y a pas plus bête qu'un Shona. J'ai pu traverser leur camp sans encombre. Ça grouille de rebelles. J'ai bien lu la banderole. Ils écrivent comme des cochons. Ils attendent le camarade Mugabe et une tripotée de membres du Comité central. Bien trop occupés à organiser le défilé pour prêter attention à moi. J'allais me tirer, lorsqu'un sergent m'interpelle. J'avais les

mains sur les grenades... « Camarade, j'espère que tu n'iras pas à la parade dans cette tenue sale? – J'ai encore le temps. – Je me fous qu'ils n'arrivent qu'à quatre heures : revue de détail à midi. Ce sont les ordres. » Et voilà! Je suis rentré par le même chemin. Il y a un point de passage entre les cuisines et le mess des officiers. Les vakomanas ont dû nettoyer les chiottes avant l'inspection.

Timothée savait lire entre les mots et interpréter les mimiques volontairement cocasses. Inutile de demander de plus amples précisions. Nshaba éprouvait la nécessité de plaisanter.

– Le plus gênant, c'est qu'il me faut rapporter mon émetteur... Je te rends ton assurance. Je n'en ai plus besoin, à présent.

Le Noir donna la grenade quadrillée à Tim.

Sa main tremblait comme une feuille. Tim fit semblant de ne pas le remarquer.

– Timothée... Il y a aussi des centaines d'enfants, là-dedans!

Le ton n'était plus à la plaisanterie.

– Dommage... Ce n'est plus notre affaire. Walls est informé : c'est à lui de décider.

– Ce sont vraiment des enfants.

Tim évita de répondre.

– Pourquoi le Quartier général ne nous a-t-il pas ordonné de faire la malle? s'étonna le Ndebele. Ils savent que nous ne pouvons rester sur place.

– Probablement vont-ils te demander d'y retourner pour te présenter en tenue correcte au camarade Mugabe.

Timothée partageait cette inquiétude.

– *No way...*

Ses tremblements reprirent. Des frémissements des doigts, tout d'abord, puis des spasmes des mâchoires. Il accusait le coup et ne pouvait conserver plus longtemps son sourire.

– Essayons de nous faire tout petits, et prions pour que ceux d'Opérations combinées ne nous oublient pas.

Timothée le força à s'asseoir et le laissa reprendre le

contrôle de ses nerfs. Puis il l'attrapa par les épaules et y crispa fortement ses doigts. Les spasmes et les claquements de dents s'accentuèrent. Salisbury demandait parfois du sale boulot.

Yvonne pénétra dans la salle des conférences du ministère de la Défense. Une vingtaine d'hommes étudiaient une carte détaillée de Chimio. L'aide de camp du général ajoutait au tableau les détails que les deux Selous Scouts venaient de leur transmettre, matérialisant les implantations humaines au feutre rouge. Près de lui, le commandant des opérations aériennes reposa la baguette qui lui servait à expliquer son optique du raid et se figea au garde-à-vous. Les autres officiers se levèrent pour saluer l'arrivée de leur collègue féminine.

Peter Walls était de bonne humeur.

– Nous avons besoin de vos lumières.

– Asseyez-vous, messieurs. Du nouveau alors?

Yvonne Stein prit place auprès de son ami.

Elle évita de lui révéler qu'elle était déjà au courant, lui laissant le plaisir de sa surprise.

– Du nouveau et du bon. Ces deux types ont fait un travail admirable. Robert Mugabe en personne va venir galvaniser le moral de ses troupes d'un de ses mauvais discours préparés par ses mentors russes. Le Groupe Lance reste en stand-by sur place. Ils suggèrent que nous différions l'opération, jusqu'à l'arrivée de *dear old Robert*... histoire qu'il ne rate pas nos festivités, ni nous les siennes. Inutile de préciser que nous acceptons de bon cœur.

Les autres affichaient un optimisme comparable à celui du général Walls. Ils rêvaient de mettre un point d'orgue à la guerre qui piétinait.

– Connaissons-nous l'heure d'arrivée de Mugabe?

– Il devrait être à Chimio vers quatre heures de l'après-midi. Mais un doute subsiste. Nous ne pouvons pas nous permettre de frapper trop tôt. La ZANU n'a pas l'habitude d'une très grande ponctualité et les routes du Mozambique sont imprévisibles.

– En effet.

Yvonne Stein ouvrit calmement un paquet de Rothmans et alluma une nouvelle cigarette avant de poursuivre :

– ...Et vous voulez savoir combien de temps Mugabe consacre à ce genre de réjouissances, si je ne me trompe?

– Oui.

– Variable. Hélas. Cela va de quarante-huit à soixante-douze heures. Nous disposons de suffisamment de temps pour le liquider.

– Le plus tôt sera le mieux! Mais avons-nous réellement intérêt à cela?

Peter Walls était inquiet.

– Je vois ce que vous voulez dire. Dix ans de détention à Sikombela ou à Wha-Wha en ont fait le chef de la rébellion. Dix autres années de prison le transformeraient en martyr. Presque en dieu. Ce n'est pas ce que nous souhaitons, n'est-ce pas? J'entrevois deux autres problèmes à la capture de Robert Mugabe. Non seulement cela risque de compliquer l'intervention de nos soldats, mais la ZANLA ne le laissera jamais tomber vivant entre nos mains.

– C'est mon avis; nos bombes ne pourraient opérer le tri entre Mugabe et les autres. D'autant que nous ne pouvons deviner son itinéraire dans Chimio! s'exclama l'aviateur.

– Que prévoyez-vous?

– Compte tenu de l'impact d'une telle opération, je pense que le nombre supérieur de communistes ne devrait pas modifier le plan initial. La cible reste la même. Un peu plus généreuse, c'est tout. Nous conduirons une opération combinée, comportant d'abord un bombardement de préparation effectué à basse altitude, suivi de l'encerclement et du nettoyage du camp par les SAS.

Yvonne évitait de fixer l'optimiste. Elle tardait à émettre ses réticences par pure tactique. Il lui fallait quelques minutes de silence pour amorcer sa propre bombe. Malgré le soutien de Peter et la courtoisie de l'état-major, ces gentlemen risquaient de ne pas apprécier son cheval de Troie. Le général entrouvrit le système de défense de la

place, détectant l'imperceptible pincement des lèvres de son amie.

– Nous sommes donc d'accord. Frapper vite et fort... Avez-vous une meilleure idée à nous proposer?

– Peut-être. Sinon meilleure, du moins différente. En tout cas, j'élèverais deux objections à cette opération Duty Free. Tout d'abord, je ne peux me résigner à ce que vous m'enleviez des informateurs potentiels de tout premier ordre... en opérant sans discernement. On dit que lorsque Mugabe se déplace, Tongogara n'est jamais loin... et Tongogara représente l'épine dorsale de la ZANLA. Détruisons le cerveau, mais gardons le squelette. J'approuve la liquidation de Mugabe. Quant à déclencher une opération trop rapidement, après avoir pris la décision de la retarder une fois, il nous faut y réfléchir. Le délai que nous accordent les Scouts est élastique. Un atout dont nous devrions tirer le plus grand parti...

– Mais encore?

Le chef du Rhodesian Military Intelligence, un homme un peu pataud aux rares cheveux tirés en arrière, ne voyait pas où Yvonne voulait en venir.

– Auparavant, puis-je savoir si nous disposons de l'équipement nécessaire pour armer et habiller nos hommes en soldats du FRELIMO [1]?

Cette fois, ils perdaient pied. Elle voulait déguiser leurs hommes en révolutionnaires mozambicains!... Le ministre de la Défense invita Ron Reid Daly, le commandant des Selous Scouts, à répondre.

– C'est vous, l'orfèvre des mardis gras? fit le politicien aux traits fatigués.

– Les tenues et les armes capturées peuvent équiper une centaine d'hommes. De pied en cap. Treillis cubains, bottines coréennes, casquettes de brousse livrées par la RDA. Les mêmes pour équiper la ZANLA et le FRELIMO. AK-47, vieux modèle chinois. Les cuirs proviennent aussi de Pékin.

– Bien. Dans ce cas, ce serait possible.

1. FRELIMO : Front de Libération du Mozambique.

Depuis quelques mois, ils avaient appris à considérer avec attention les suggestions de cette diablesse promue par Walls à la direction du CIO.

– Nous voilà revenus à la question initiale, poursuivit Yvonne. Pouvons-nous compter sur la présence de Mugabe à Chimio durant les prochaines vingt-quatre heures, au moins? A mon avis, la réponse est oui. Nous savons qu'il sacrifie généralement deux ou trois jours au cérémonial des inspections et festivités. Il adore se donner de l'importance. A force d'étudier cet homme, j'ai l'impression d'avoir passé toute ma vie avec lui. Mais ce ne sont que des estimations...

– ...sur lesquelles nous ne pouvons nous permettre de tabler, compléta le ministre de la Défense. Il ne faut pas risquer de le perdre. Pas question d'attendre vingt-quatre heures. Attaquons cet après-midi!

– C'est également mon avis, reconnut le chef des SAS. Les hommes sont prêts.

Yvonne Stein ne se laissa pas démonter par l'opposition de principe.

– Je n'ai pas besoin de vous expliquer les retombées de la capture d'une partie des têtes pensantes de la ZANLA et de la ZANU. Si nous parvenons à faire parler un de ces chefs... et il y a fort à parier qu'ils le feront, une fois Mugabe tué... c'est la guerre qui peut tourner à notre avantage. Nous pourrons ratisser en profondeur : dans les autres camps terroristes. Éradiquer le mal dans ses plus petits retranchements. Je suis d'accord pour éliminer Mugabe, mais non pour supprimer l'état-major sur place. Au regard des avantages d'une telle opération, et dans l'optique plus globale de cette guerre, il faut que nous capturions quelques officiers supérieurs, et les fichiers de l'organisation terroriste. Déguisons nos hommes en militaires du FRELIMO. Armons-les de Kalashnikov et de RPG-7 russes. Conduisons nos camions, maquillés à la mode mozambicaine, par la grande porte de Chimio. Jusqu'aux baraquements de l'état-major communiste. Une visite d'alliés. Les révolutionnaires adorent fraterniser, même si leurs chefs se trucident dans l'ombre!

– L'aviateur réagit :

– Cela rend impossible notre bombardement de préparation. Ils disposent de trois mille hommes sur place. Face à un peu moins de cent pour les nôtres!

– Pas exactement, John. Au contraire. De nombreux civils se sont réfugiés à Chimio. La surprise jouera à fond. Votre intervention est essentielle à mon plan.

Elle quitta son fauteuil pour exposer son idée sur la carte épinglée au tableau.

– L'unique route d'accès au camp y pénètre par le sud. Il faut que nous parvenions à donner le change aux gardes de la ZANLA. Le maquillage et les camions frappés aux couleurs mozambicaines pourront les abuser durant quelques minutes. Pas plus. Et cela ne suffit pas. En respectant un horaire précis, l'aviation pourrait opérer son bombardement de préparation et de diversion. Nous donner le temps de pénétrer dans la base en profondeur... en frappant fort et au nord. Ici, par exemple : sur les équipements lourds et les campements de la troupe les plus éloignés de la route. Vos Canberras devront détruire un endroit précis, à quelques secondes près. Nous laisser suffisamment de temps pour atteindre le QG du camp et neutraliser quelques gradés. Puis, nous pourrons procéder au nettoyage...

– Mais les FRELIMO parlent le portugais, remarqua le superintendent de la Special Branch.

– Nous aussi. Les Flechas de l'armée portugaise ont rejoint nos forces à la Révolution des œillets. Ce sont des troupes d'élite. Nous les gardons trop à l'écart. Un peu d'exercice linguistique ne leur fera pas de mal. Il suffira de les noyer parmi nos hommes. Qualité essentielle : ils sont noirs...

– Ingénieux, reconnut Peter Walls, et réalisable dans ces conditions.

Yvonne put découvrir une lueur d'admiration dans le regard du ministre. Elle avait réussi à ménager la susceptibilité de l'aviation, en lui donnant un os à ronger. Chaque corps voulait se prévaloir de la future victoire de Chimio.

– Je le répète. Pour que ce coup réussisse, il faut tabler sur deux paramètres : que Mugabe soit demain encore

occupé à se délecter des vivats, et que le maquillage de notre matériel, comme celui des SAS, puisse souffrir, ne serait-ce que quelques minutes, l'examen des gardes du camp.

– Ron, occupez-vous de cela. Mon aide de camp vous ouvrira les portes nécessaires. Je veux des hommes à vous dans le coup. Qu'ils se chargent de neutraliser les officiers ennemis.

– Avons-nous encore besoin du Groupe Lance sur place? demanda le colonel.

– Inutile de les exposer plus longtemps, en effet. Le capitaine fera le nécessaire.

– Parfait pour moi, réfléchit l'officier d'aviation. Un hélicoptère de l'escadron 7 les récupérera au point prévu. Ils seront à la maison à la tombée du jour.

– Félicitez-les... J'espère qu'ils ont vu juste, ajouta Walls. Qu'ils restent en repos à la caserne jusqu'à la fin de l'opération. Ron, faites passer le mot chez vous.

Lorsque la porte se fut refermée, Yvonne Stein revint à son fauteuil.

– Il y a beaucoup de civils, à Chimio! Peut-être serait-il judicieux que quelques-uns d'entre eux parviennent à s'échapper.

– Vous faites du sentiment à présent? Cela ne vous ressemble pas.

– Ils pourront témoigner que les forces du FRELIMO ont attaqué Chimio conjointement à nos Canberras. Brouillons les cartes, Peter. Laissons croire que Samora Machel a voulu régler son compte à Mugabe. On dit que les deux hommes ne s'aiment pas beaucoup!

– Vous pensez à tout.

– Ne prêtons pas le flanc à d'autres attaques de l'ONU. Ces gens-là sont persuadés que nous sommes des assassins. Ils n'ont aucune idée du mal que ces soi-disant civils peuvent nous causer. Aussi, je suggère que SAS et Selous Scouts évitent de parler anglais durant l'attaque. Qu'ils laissent les commentaires aux Flechas... Il ne restera plus qu'à crier, à qui voudra l'entendre, que Samora Machel

nous a proposé le coup. La discorde chez l'ennemi.

Elle ajouta :

– Messieurs, nous devons veiller à ce que Duty Free – nouvelle version – reste secret jusqu'au dernier moment. Que la diffusion en soit limitée aux membres restreints de l'état-major.

Le chef de la British South African Police réagit :

– Qu'est-ce que cela signifie? Craignez-vous des fuites?

Walls intervint :

– Il faudra vous y faire, mon cher Dick. Yvonne lit trop les affiches que vos hommes collent sur les murs. Elle voit des oreilles ennemies partout.

– On n'est jamais trop prudent, ajouta Yvonne. Mugabe a déjà échappé à nos tueurs. A deux reprises. Ce serait trop bête de le perdre une nouvelle fois, alors qu'il se jette tête baissée dans Chimio...

– Nos officiers sont fiables, s'étonna le ministre de la Défense.

– Pouvons-nous avoir la même confiance pour les échelons inférieurs?

Walls se voulait provocateur.

– *Bullshit!* Il n'y a que des Blancs aux postes de décision.

Le lieutenant général tourna un visage impassible vers son amie. Il était temps de désamorcer la bombe. Poser un contre-feu.

– Yvonne, le major a raison. Les membres des Opérations combinées sont parfaitement fiables. Expliquez-leur ce que vous craignez.

A contrecœur, la directrice du renseignement dut se résoudre à leur en dire plus. Avec d'autant plus de difficulté qu'elle incluait son collègue des renseignements militaires dans le lot.

– Je savais que Mugabe se rendrait à Chimio avant de pénétrer dans cette salle. Simplement parce que mon chauffeur l'avait appris ici. Ou bien dans les couloirs du Milton's Building. C'est un homme de confiance, mais il n'est pas classé au niveau A, ni habilité à jongler avec les secrets « vitaux ». Une des raisons qui m'ont valu le plaisir de travailler en votre compagnie, messieurs, c'est que, de

notoriété publique, je suis une amie intime du général Walls... Une autre de ces raisons tient à la chance dont a joui Mugabe jusqu'ici, pour passer entre les balles de nos tueurs et éviter d'ouvrir lui-même nos colis piégés. Par deux fois, il s'en est tiré de justesse. Il y a une similitude entre ces deux précédents : d'après nos investigations et nos renseignements directs, le camarade s'est enfui quelques heures avant les opérations Timber et Savage.

– Ce n'est qu'une coïncidence, expliqua le chef de la BSAP. La sécurité de ce type repose sur sa mobilité. Hors de Lourenço Marques, il sait qu'il ne peut prendre le moindre risque avec nous.

– Sans doute. Toutefois, je crains qu'une armée sans secret soit une armée sans victoires. J'ai accepté la direction du CIO pour que de telles coïncidences ne se reproduisent pas trop souvent. Il est probable que ces indices ne signifient rien de précis, et que nous péchions par excès de prudence. Puisque le destin nous offre Mugabe sur un plateau, faisons en sorte que notre troisième tentative soit la bonne. Aussi, je préconise qu'aucun de vos subordonnés ne soient informés des détails de Duty Free, du moins de ceux concernant les nouvelles dispositions adoptées, jusqu'à ce que nos troupes aient franchi la frontière mozambicaine... Pour que de braves hommes comme mon chauffeur ne soient pas tentés de raconter trop tôt, à leur femme ou à leurs voisins, que nous sommes sur le point de terminer cette guerre.

Walls approuva.

– C'est mon avis. Yvonne sait que je suis allergique au moindre relâchement de la sécurité. Commençons par pratiquer chez nous ce que nous demandons aux Rhodésiens et à la Rhodésie. L'opération Duty Free débutera demain matin à sept heures. Nos camions franchiront la frontière, selon le plan initial retardé, vers midi. Nous serons dans Chimio à quatre heures. Trop tard pour nous joindre à la parade, mais assez tôt, je l'espère, pour pouvoir offrir la nôtre à Mugabe avec les compliments de Samora Machel.

Comme les officiers commençaient à quitter la table des

conférences, Yvonne Stein ne put réprimer une angoisse. Peter n'aurait jamais dû lui demander d'exposer ses inquiétudes. Même la partie émergée de ses soupçons. Dans ce genre d'affaire, il était préférable d'étaler les méfiances une fois l'auteur des fuites sous les verrous. Un traître pouvait constituer la partie immergée de son problème. Si son intuition l'avait trompée, le climat des prochaines réunions des Opérations combinées en serait affecté. Si elle voyait juste, le traître pourrait prendre ses précautions : s'enterrer! Dans tous les cas de figure, Yvonne Stein était perdante.

L'affectation d'Aaron Goldsmith à Maputo ne ressemblait pas aux tableaux peints par son imagination de jadis. Le Lourenço Marques, dont il rêvait en compulsant l'*Atlas Britannica* de ses années scolaires à Haïfa, avait disparu des relevés cartographiques, victime de la Révolution. Peut-être ne resterait-il bientôt plus grand-chose de ces autres noms chargés de senteurs d'épices comme Zanzibar ou Dar es-Salam. Pas plus qu'il ne subsistait des illusions du jeune Aaron.

Les années s'envolaient, comme les cartes coloniales et leurs boutres chargés de soieries et d'essences rares. Aaron était devenu Peter, et l'étudiant qui suivait des voiliers imaginaires dans le canal du Mozambique, trafiquant avec les pirates la corne de rhinocéros aux vertus aphrodisiaques et le clou de girofle, s'était transformé en agent actif du MOSSAD. Ainsi le voulaient les révolutions qui balaient plus vite les noms que les privilèges, et les services de recrutement du renseignement israélien, qui savaient exploiter les chimères des enfants.

Il avait sacrifié les trois derniers mois de sa vie à brouiller les pistes d'éventuels suiveurs, pour se construire une nouvelle identité. Parcouru la moitié de la planète pour bâtir un *press-book* convaincant, destiné à préparer son arrivée au Mozambique.

Si les Portugais n'avaient pas eu la malencontreuse idée de lâcher leurs colonies en 1975, il n'aurait pas été obligé

d'user de tant de précautions. Il ne serait jamais venu en Afrique australe, car ni l'ANC [1], ni la ZANU n'y auraient élu domicile sous l'hospitalité du camarade Machel. Le MOSSAD entretenait des relations privilégiées avec le NIS [2] sud-africain. L'Afrique du Sud se préoccupait du péril communiste qui gagnait chaque jour du terrain dans la région. Tel-Aviv n'avait rien à refuser à Pretoria. Pas même l'envoi d'un de ses agents, pour repêcher un « casier à langoustes » immergé par le NIS dans le vivier de la subversion.

La boucle était bouclée. Autour des valises d'Aaron.

A mesure que le cargo *Verragio* se rapprochait du port, doublant l'île des Portugais, Aaron ressassait son mécontentement d'avoir accepté une mission aussi dangereuse, pour la satisfaction d'un rêve qui risquait de se transformer en cauchemar. Israël échangeait certes fréquemment ce genre de civilités avec ses rares pays amis. Le *crossing* était monnaie courante dans son métier. Mais l'agent secret acceptait avec amertume de travailler avec un pays étranger dont le sort lui indifférait, alors qu'il aurait pu servir directement les intérêts de son propre pays.

Malgré tout, Aaron était bien décidé à remplir sa mission avant son quarantième anniversaire. Ne serait-ce que pour le fêter sans revolver constamment pointé sur sa tempe, ou sans craindre un gâteau au cyanure. Il ne moisirait pas longtemps dans cette capitale probablement insalubre. Le type de travail qu'on lui demandait ne lui vaudrait pas une brillante promotion dans les services de renseignement israéliens.

Accoudé au bastingage du cargo rouillé, Aaron fixait le quai de Maputo, écrasé de soleil, contre lequel quantité de navires soviétiques relâchaient en permanence. Ironie du sort que ce pays révolutionnaire, condamné pour sa survie économique à commercer avec son plus implacable ennemi, et contraint, pour le respect de sa ligne politique, à

1. ANC : Congrès national africain.
2. NIS : National Intelligence Service (service du renseignement de l'Afrique du Sud).

attaquer l'Afrique du Sud, conjointement aux pays de la ligne de front. Ses amitiés marxistes ne valaient guère mieux : Moscou faisait chèrement payer son appui d'hier à la guérilla de Samora Machel. Ses bateaux ratissaient la bauxite et le mica à des taux nettement inférieurs aux cours mondiaux. « Pauvre Révolution, pensa Aaron : grignotée par ses opposants et dévorée par ses alliés! »

Les lunettes récemment adoptées par l'homme du MOSSAD lui étaient à peu près aussi insupportables que la gomina qui lissait ses cheveux blonds vers l'arrière, de la plus désuète façon. Cela l'aiderait à lui donner l'apparence d'un agent commercial de la Stizlleg dont le siège social encourageait l'établissement de filiales de production depuis le Danemark et travaillait, comme Aaron Goldsmith, « en douceur ».

Un marin italien le rejoignit sur le pont et s'appuya contre la rambarde de fer. Guido dévorait les spaghettis comme nul autre. Au cours d'un de ses repas pantagruéliques, le Calabrais lui avait raconté ses souvenirs, glanés durant quinze ans de navigation à travers l'océan Indien.

– Votre nouveau pays, monsieur Laursen! Je parie que vous allez vous en payer de bonnes, ici!

– Ce n'est pas ce que j'ai appris.

– Ne vous fiez pas trop aux racontars, ni aux apparences. On juge un pays à son port, comme on catalogue une maison à ses toilettes. Nous avons relâché plusieurs fois à « LM ». Le marxisme n'y est que façade. Une vitrine plutôt défraîchie. Les Sud-Africains qui désiraient s'amuser un peu, à l'abri des regards de leur police, venaient souvent ici. La ville entière était un bordel. 1975 n'a rien changé. Pas plus que les camps de réhabilitation des prostituées. Maputo possède un réseau de vie secrète.

Aaron fut amusé par le bavardage de son voisin.

– Le port redevient lentement un paradis socialiste nuancé pour des gens en manque de films pornographiques, de ballets roses et de tables de jeux clandestines.

Les deux hommes échangèrent un sourire. L'image de ballets roses avec des petites Noires leur parut inconvenante.